

Tack

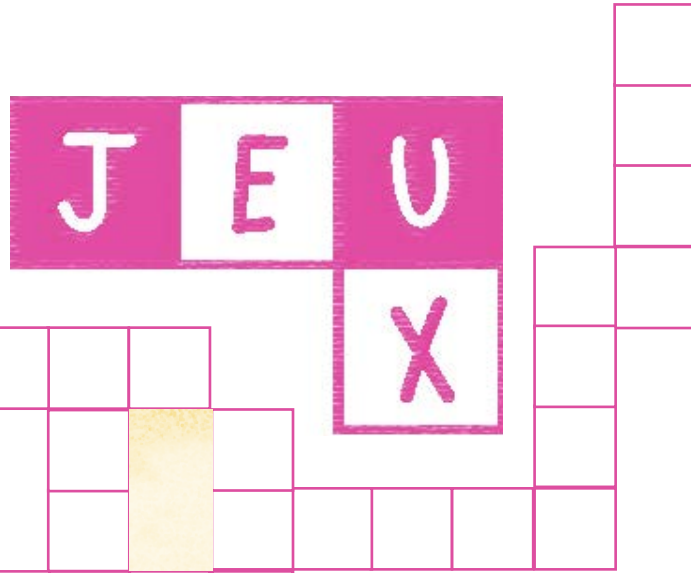
Métamorphose



Entelacez-vous

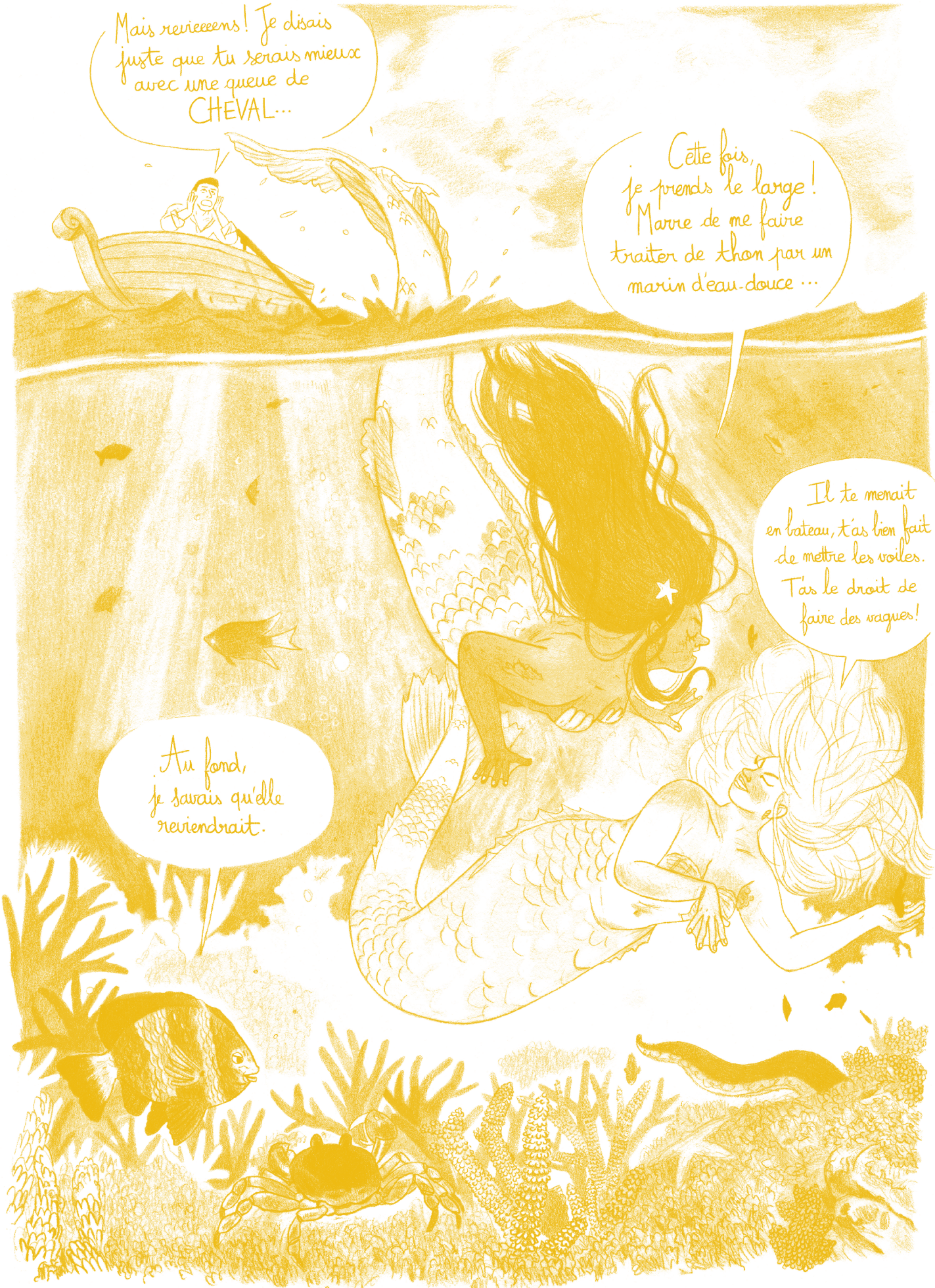
Horizontal

- 2. Grande étendue d'eau salée.
- 4. Expression créative à travers divers médiums
- 7. Arbre majestueux souvent associé à la force de la longévité.
- 8. Outil utilisé pour peindre ou dessiner.
- 11. Onde de grande amplitude dans l'eau.
- 12. Série d'évènements qui se répètent dans le temps.
- 14. Peinture murale souvent de grande taille.
- 15. Matériau fin trouvé sur les plages et dans les déserts.



Vertical

- 1. Mouvement de l'eau à la surface de la mer.
- 2. Source d'inspiration pour les artistes.
- 5. État d'imagination ou de vision souvent lié à des transformations.
- 6. Mousse formée à la surface de l'eau en mouvement.
- 8. Zone de sable ou de galets au bord de la mer.
- 10. Structure sous-marine formée par des coraux.
- 13. Processus de prise de conscience ou de transformation.



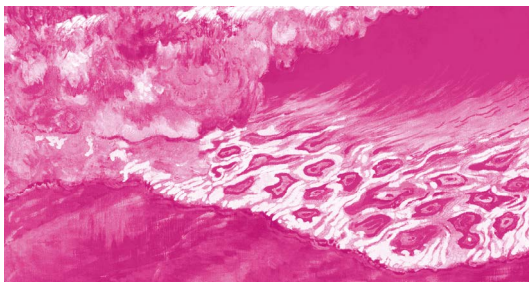
Immersion en eau profonde : deux expositions sous le signe de l'eau, à voir aux Franciscaines de Deauville.

Cette année, le centre culturel de Deauville, qui a ouvert ses portes au printemps 2021 dans l'ancien couvent des Franciscaines, s'engage dans la cause environnementale. Il revêt sa plus belle combinaison de plongée, et part en exploration au cœur d'une fascination historique pour les mondes marins. La programmation, en plus de deux expositions temporaires tenues depuis mai 2025 jusqu'à janvier 2026, propose une immersion pluridisciplinaire en eau profonde, convoquant arts du spectacles et cycles de conférence. Montons ensemble à bord des Franciscaines pour en apprendre plus sur ces deux expositions.

Bleu profond, l'océan révélé (28 juin - 21 septembre 2025)

Pendant trois mois, les Franciscaines de Deauville se transforment en écrin, et accueillent des chefs-d'œuvre de tous types et de toutes les époques. L'exposition vise à offrir une expérience immersive dans les profondeurs de l'océan, via le travail d'artistes divers tels qu'Emile Galle, ou Georges Lacombe. On quitte la surface, pour révéler ce qui est caché. En effet, l'exposition vise à rendre compte de cette source d'inspiration inépuisable que sont les fonds marins, et à tenter d'en décrypter les phénomènes. Qu'est-ce qui inspire vraiment ? Sont-ce les fonds eux-mêmes, ou plutôt l'imaginaire qui en découle ? Cet imaginaire, par ailleurs, qui évolue depuis qu'au siècle dernier une conscience écologique s'est peu à peu réveillée. Aujourd'hui, quelle valeur accorder à cette fascination sans fin ? Comment renouveler le rapport de l'humain à l'océan ? Ces deux questions sont au cœur d'un cycle d'intervention qui aura lieu au musée tout au long de l'été.

Après avoir navigué entre ces œuvres multiples, cap sur une exposition d'envergure qui interroge, de la même manière, cet océan révélé. Mais pour cela, il faut remonter à la surface.



« Marine bleu, effet de vague »
Georges Lacombe, 1895

Pierre et Gilles, mondes marins (24 mai 2025 - 4 janvier 2026)

Avez-vous déjà vu un portrait de Pierre et Gilles ? Si oui, ce qui suit va vous intéresser. Sinon, cet article est mon invitation officielle à découvrir ensemble l'œuvre de ce couple d'artistes iconique. Il y a quelques mois, moi non plus, je n'en avais encore jamais entendu parler. Cependant, j'ai vite compris une chose : un portrait de Pierre et Gilles est indescriptible, mieux vaut s'en approcher si l'on souhaite l'appréhender.

Depuis leurs débuts artistiques en tant que couple, Pierre et Gilles ont jeté l'ancre dans l'histoire de l'art. Respectivement photographe et peintre, ils créent, à partir de rien, des univers saturés, pop et théâtraux qui ne manquent jamais

de mettre en valeur les modèles photographiés. Aucune retouche numérique, tout est vrai, même si le cerveau peine à le concevoir.

La sélection présentée pour l'exposition aux Franciscaines est localement déterminée, ainsi que par son sujet, limitée. En effet, elle a pour fond commun le port du Havre, les marins et les créatures marines. La toile de fond de ces portraits est, pour une large partie, l'homosexualité : tantôt ses crises sociales, tantôt son imaginaire vécu ou fantasmé. Et dans le même temps, cette sélection est universelle : les mondes marins évoquent indéniablement des fantasmes communs, des souvenirs et des histoires partagées.

Les portraits de Pierre et Gilles sont vraiment des œuvres frontières. D'abord, entre les techniques traditionnelles, car le médium choisi lui-même étonne. Ensuite, entre les époques, puisque les artistes s'inspirent des icônes du passé pour mieux rendre hommage aux icônes du présent. C'est le cas lorsque la Normandie, qui a inspiré tant d'artistes, guide le processus créatif de Pierre et Gilles à leur tour (Dans le port du Havre (Frédéric Lenfant), 1998). C'est encore le cas quand ils décident d'interpréter l'iconographie des saintes catholiques (La vierge aux serpents (Kylie Minogue, Pinto, Sébastien, Abdallah, Samuel, Nicolas), 2008).

Et enfin, ils sont des œuvres frontières entre les artistes et les modèles, puisqu'au départ de chaque portrait il y a d'abord le besoin de respecter les personnalités. Finalement, le décor se fond dans chaque modèle et chaque modèle se fond à son tour dans son décor. Les modèles, les artistes et l'œuvre ne font qu'un. Et lorsque les musées optent pour une scénographie immersive, le public lui aussi rejoint la partie – c'est le cas à Séoul, au KMCA, en 2018. Alors l'œuvre est tout à fait complète. Je terminerai sur cette citation à propos de leur processus créatif : « Révéler l'inconscient qu'on a au fond de soi-même » (Gilles, Dans une photo de Pierre et Gilles, documentaire, 2019).



« La planète rouge »
Pierre et Gilles, 2022

Alice Gomont

La métamorphose de Robin, ou comment guérir d'un traumatisme

À travers un récit de transition, de tension et d'émancipation, Robin & Batman de Jeff Lemire et Dustin Nguyen décrit l'évolution du sidekick le plus célèbre des comics.

Robin n'a pas encore d'identité. Il a un costume "trop coloré, trop voyant", une formation exigeante, une rage sourde à peine canalisée. Mais il lui manque encore quelque chose. Un regard sur lui-même. Une vision à long terme. Une idée claire de ce qu'il veut devenir. Dans Robin & Batman, récit bref mais dense orchestré par Jeff Lemire et Dustin Nguyen, on assiste à une métamorphose. Celle d'un enfant orphelin catapulté trop tôt dans les rues sombres de Gotham, d'un élève en quête de reconnaissance, et surtout d'un jeune garçon qui refuse de n'être qu'un simple acolyte.



Le "Dynamic Duo" dans la tourmente

L'histoire tient en trois chapitres. Trois moments-clés dans le parcours de Dick Grayson. On y découvre un Robin fougueux, sûr de lui, qui brûle les étapes, persuadé d'être prêt alors qu'il ne maîtrise pas encore les règles du jeu. Face à lui, Batman incarne l'autorité brute : froide, implacable, sourde à toute tendresse. Il n'a pas encore compris que former un partenaire n'est pas former un double. Son attitude est presque militaire : il exige l'obéissance, rejette la nuance, appelle Robin un "soldat". Mais Dick Grayson n'est pas Bruce Wayne. Il veut comprendre, ressentir, exister. Entre ces deux pôles rigides, Alfred apporte un contrepoint humain. Figure bienveillante, mais jamais mièvre, il est celui qui rappelle à Bruce que Dick reste un enfant. C'est lui qui parle d'équilibre, d'émancipation, de potentiel. C'est aussi lui qui prépare le terrain pour une transformation plus subtile : celle qui verra Dick tracer sa propre voie, en dehors des pas du Chevalier Noir. C'est là que le récit touche juste : en montrant que l'identité de Robin ne se construit pas contre Batman, mais à côté de lui, dans un lent processus d'affirmation et de détachement. Lemire, fidèle à son écriture intimiste, creuse la psychologie des personnages avec justesse. Il ne cherche pas la surenchère, il travaille en creux. Les silences, les regards, les échecs comptent autant que les victoires. L'intrigue, simple en apparence avec un affrontement avec Killer Croc, devient le support d'un jeu de miroirs. Car Lemire relie l'histoire de Croc à celle de Dick : même origine circassienne, même statut de monstre aux yeux des autres. Cette proximité crée une tension supplémentaire, un trouble, une ambivalence. Et transforme le combat final en véritable passage initiatique.

Rouge-gorge, rouge sang

Ce qui donne toute sa singularité à Robin & Batman, c'est l'univers visuel conçu par Dustin Nguyen. On est loin des standards graphiques de la franchise Batman. Pas de lignes dures, pas de noir saturé ni de réalisme musclé. Ici, tout passe par l'aquarelle : un trait fluide, parfois tremblé, des textures douces, presque floues. L'ambiance est vaporeuse, mélancolique. La lumière affleure par touches, et chaque case semble peinte à la main. Nguyen joue aussi sur les contrastes chromatiques. La dominante pastel installe une forme de douceur cotonneuse, immédiatement contrebalancée par des éclats de rouge : celui du costume de Robin, bien sûr, mais aussi celui du sang, de la colère, de la douleur. Ces ruptures colorées ne sont jamais gratuites. Elles soulignent les fractures du récit, les accès de violence ou les moments de tension. Elles rappellent aussi que l'innocence de Robin est fragile, et que la rue ne fait pas de cadeaux. L'attention portée aux visages est un autre point fort. Chaque expression est finement travaillée : le regard buté de Dick, la distance glaciale de Bruce, la tendresse inquiète d'Alfred. Peu de mots suffisent, tant tout se joue dans les silences et les regards. Ce n'est pas seulement une réussite esthétique, c'est une narration à part entière, une manière de raconter l'indicible.

Robin & Batman n'invente pas un nouveau mythe, il ne réinvente pas non plus Gotham. Mais il propose un regard rare sur une étape souvent négligée : celle de l'apprentissage. Il rappelle que Dick Grayson ne se contente pas d'être un sidekick. Qu'il n'est pas le reflet junior de Batman, mais un héros en devenir.

Théo Toussaint

Don't look back in anger



Voici une série de témoignages. Par hasard ou par les gènes, personne n'est à l'abri de rencontrer la particularité insoupçonnée qui lui causerait un handicap, métamorphoserait sa vie. Elle peut tomber sur tout le monde. Parfois dans un fracas de quelques secondes, d'autre fois elle ruisselle sur le corps pour imposer sa place, année après année. Lorsqu'Eric regarde en arrière, il se dit qu'être raisonnable, c'est finalement apprendre à laisser sa fierté de côté. Maë apprend avec le temps à composer sa vie, sa nouvelle vie.

Le syndrome de l'aiguille à tricoter

En décembre 2022, les médecins diagnostiquent à Eric une maladie qui attaque tour à tour les poumons, le foie, puis le sang. Cette maladie, c'est la fibrose pulmonaire. A terme, elle se révèle mortelle. Un an plus tard, la maladie l'a considérablement affaibli, et il est contraint d'arrêter son activité professionnelle. Au mois de mai de l'année suivante, c'est le début d'une série d'hospitalisations successives qui se soldent en août par une admission définitive à l'hôpital Bichât dans l'attente de greffons compatibles.

Je me suis réveillé après la greffe de deux poumons et d'un foie, allongé sur mon lit en coquille de réanimation. Il fait beau dehors. Ma doctoresse réanimatrice, A*, m'a transféré dans la chambre verte (elle est en réalité blanche) d'où je peux voir le soleil depuis les fenêtres. Cette lumière, le bonheur absolu. Il y a encore deux mois de cela, on me déclarait mort. Alors un simple réveil, au bout du coma, était déjà une évolution. Enfin, presque une évolution : impossible de bouger, plus rien ne fonctionnait, mon corps restait inerte. Seulement ma tête et mes doigts bougeaient péniblement. Mes poignées, juste quelques soubresauts, tandis que mes bras restaient raides.

45 jours plus tôt, le 25 septembre 2024, Eric est emmené pour l'opération de la dernière chance. A travers son témoignage, il essaye de rendre compte de ce qui l'a sauvé pendant ces longs mois de rééducation : l'autodérision. En plus de ces mouvements, Eric est aussi privé de sa voix à cause

d'une trachéotomie. Alors que les médicaments brouillent son champ de vision, et lui provoquent des hallucinations, l'autodérision est la bouée de sauvetage quand les pieds n'atteignent pas le fond de la mer.

De chaque côté de mon lit, des rambardes de protection étaient toujours relevées. Certainement, j'avais l'intention et surtout la force de me sauver de la réa... Il y avait aussi des pads sur les côtés, et il suffisait d'appuyer sur les touches pour que le lit change de position. Au départ, je n'y avais pas vraiment prêté attention, bien que j'avais compris que les infirmières les utilisaient pour me relever. Sauf qu'au fil des jours, ces petits pads sont devenus ma seule obsession : je voulais appuyer moi-même sur ces petits boutons pour récupérer un peu de liberté de mouvement. Alors, j'enchaînais les exercices. Bras, Poignets. Mains. Mais seul le bras gauche répondait péniblement. J'avais l'impression que mon esprit flottait au-dessus de moi, et je me motivais bizarrement : **"T'es qu'un gros nulos avec tes 63 kilos tout mouillé, même pas capable de te gratter le nez..."**.

Un week-end, ma Belle tant attendue m'a de nouveau rendu visite. J'avais trouvé la solution pour atteindre plus vite mon objectif : une aiguille à tricoter. Eurêka ! La semaine suivante, Belle s'en est de nouveau venu, et je lui ai demandé : **« Tu as pensé à mon aiguille à tricoter ? »**. Mais de semaine en semaine, sa réponse était toujours

la même : **« Non, j'ai oublié, je suis trop occupée »**. A côté de cela, elle se montrait ravie à la vue de ma progression, ne manquant pas de me féliciter. Sans possibilité de parler, je bouillonnais de l'intérieur, et elle l'avait bien compris. Pourtant, le week-end suivant, et encore celui d'après, même rengaine. J'avais compris que cette aiguille à tricoter, je ne l'aurais jamais. Cette déception s'est transformée au fil du temps en une sorte de rage obsessionnelle. Au bout du compte, elle avait raison. Et deux jours après, j'arrivais à faire bouger mon lit par moi-même. **Eric.**

Alice Gomont

Lettre à une moi passée

Chère Maë,
Aujourd'hui je t'écris pour te prévenir et te rassurer.
J'ai 22 ans et toi tu en as 16.
Bientôt tu vas comprendre beaucoup de choses sur toi et sur ton corps. Tu vas comprendre pourquoi ton sourire est asymétrique, pourquoi tu ne sais pas gonfler tes joues.
Bientôt tu vas apprendre que tu es malade et ça va te faire du bien.

A peine adulte, Maë apprend qu'elle est atteinte de myopathie. Elle peine à lever les bras, et ne peut ni tendre la jambe ni se relever seule ou sans appui. Le risque avec sa maladie, c'est de voir ses muscles s'atrophier. Certains de son corps le sont déjà, mais ce sont de tout petits, qui ne font pas la différence. Ses cuisses, pas totalement atrophiées, sont tout de même remarquablement affaiblies.

Marche, cours, fais du sport. Profite. Essaie plein de choses,
Vas te dépenser, profite de cette sensation.
Vas te surpasser. Ne râle pas si on te propose une randonnée, vas-y et va profiter de la nature.
Profite de tous ces moments. Ils sont importants.

Elle a tendance à repousser des choses au moment où il y aura un traitement. Mais les essais cliniques en cours ne peuvent promettre qu'il soit trouvé avant une dizaine d'années. Maë se forge en apprenant ce qu'est de vivre dans un corps qui ne peut plus tout faire. Elle ne veut plus se permettre d'être piquée trop facilement par

la paresse, consciente que le moindre geste qu'un corps est encore capable d'effectuer est une opportunité, pour l'esprit qui y réside, de vivre intensément.

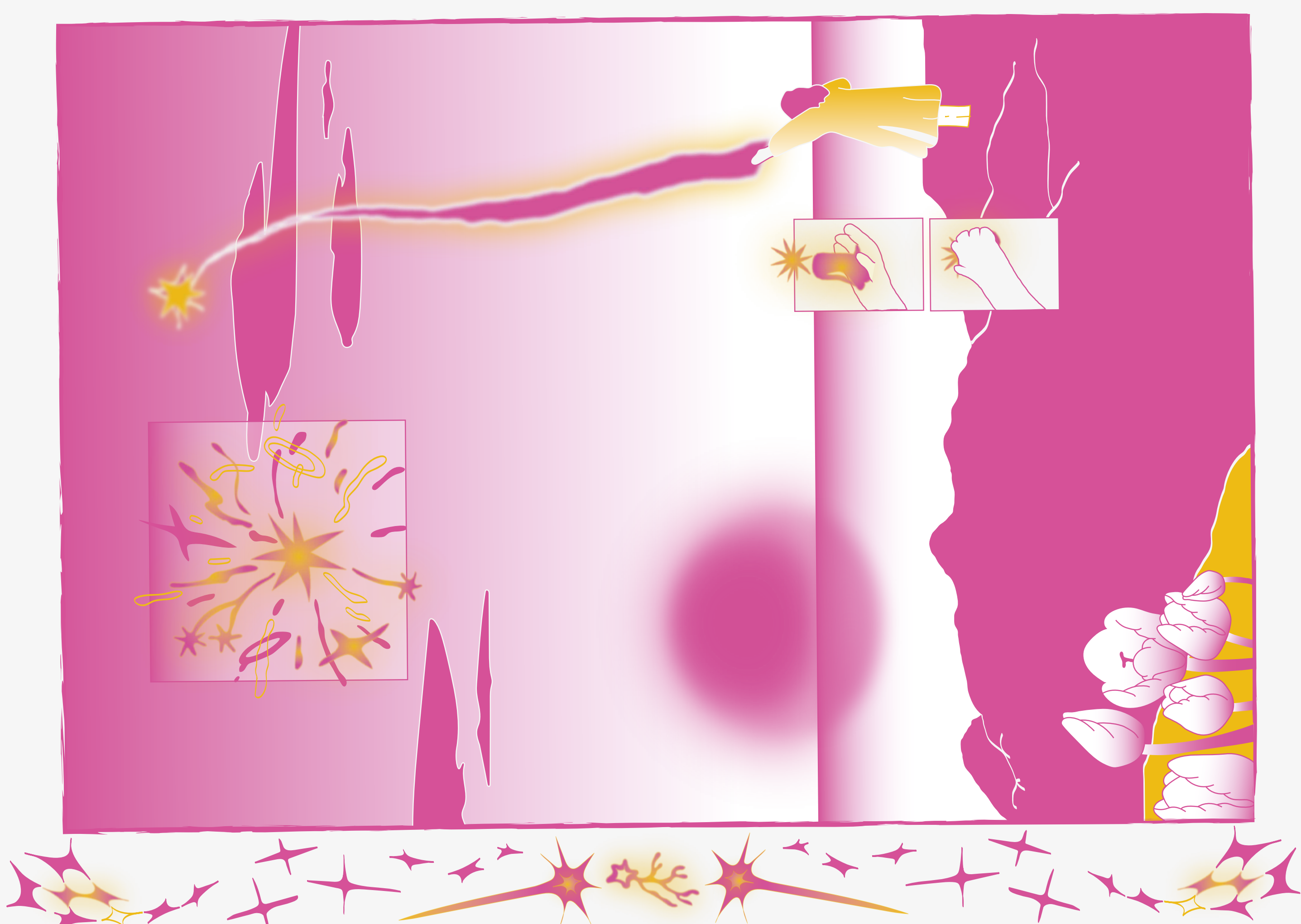
Tu sais, moi non plus j'ai pas encore totalement accepté la maladie et les béquilles, j'ai encore honte par moment et je sais que c'est pas bien. Mais je me laisse le temps d'apprendre, de comprendre et d'accepter.
Il ne faut pas que ça te fasse peur. Tu vas gérer tout ce quotidien, tu vas être extrêmement bien entourée. Attention j'ai jamais dit que ça allait être facile. Tu vas devoir te battre. Les gens appelleront ça du courage. Nous, on appellera ça la vie.
Tu vas savoir poser tes limites, enfin presque, j'apprends encore tu sais. Mais surtout, tu vas apprendre à vivre avec cette maladie. Prends soin de toi, Sois fière de toi, J'ai hâte de lire la lettre qui me sera dédiée.

Maë

Salima Fofana

D'autres témoignages à retrouver en ligne







Marée ouvrière, ligne de fuite



Il y a des livres qui frappent comme une lame de fond, lentement, puissamment. **À la ligne**, roman graphique de Julien Martinière adapté de l'œuvre de Joseph Ponthus, en fait partie. Il ne raconte pas une histoire spectaculaire, mais une immersion, celle d'un homme plongé dans le quotidien rude et répétitif de l'usine, où le temps s'étire et s'écrase, où le corps plie, et l'âme cherche à ne pas rompre. Dans les conserveries de poissons, dans les abattoirs, l'auteur-narrateur "dépote", "vide", "nettoie". Il passe d'un poste à l'autre, d'un corps à l'autre, d'un jour à l'autre, comme on suit le va-et-vient d'une marée sans fin. L'usine devient son horizon, sa mer grise, sa houle monotone. Et dans ce tumulte silencieux, il écrit : **"au fil des heures et des jours le besoin d'écrire s'incruste, tenace, comme une arête dans la gorge"**. Julien Martinière traduit cette expérience dans un dessin dense, minutieux, à l'encre noire, qui épouse la fatigue, épouse la chaîne, épouse la ligne. Il y a dans ces planches comme un ressac : répétition des gestes, des visages, des gestes encore. Et pourtant, malgré la masse, une poésie surgit, fragile mais tenace. Un mot, un souvenir, un poème de Trenet ou de Dumas. Une crevette à trier, oui, mais aussi une chimère. Dans cette marée humaine, le narrateur pêche des instants de grâce.

La ligne, la vague, le choc

L'usine. Son vacarme, sa routine, son odeur. Lieu sans visage, sans repos, sans mer mais saturé d'eau, de sang, de giclures et d'horloges. Dans **À la ligne**, Julien Martinière déplie cet univers non pas comme une simple mise en images, mais comme une immersion. Chaque case est un battement d'onde. Chaque planche, une coulée de fatigue. La ligne de production est une marée à elle seule. Elle submerge, engloutit, ne rend que ce qu'elle a broyé. L'homme y devient rouage. Le corps se fait outil. L'âme résiste, comme elle peut. **"Toutes les nuits, je sais que je vais emporter l'abattoir dans mes mauvais rêves"**, écrit Joseph Ponthus. Martinière, lui, l'illustre dans des scènes presque silencieuses, figées dans un temps qui ne passe plus. Le dessin est brut, tout en rotrings et textures denses, il cisaille la page comme le couteau cisaille la carcasse. Et pourtant, à travers cette ligne de travail, une autre ligne se trace : celle de la narration. Écriture sans ponctuation, phrases en cascade, comme une respiration brisée. Rythme qui ne laisse jamais vraiment reprendre son souffle. C'est le récit lui-même qui mime la vague ouvrière : régulière, usante, ininterrompue.

La grande force de Martinière est de ne pas illustrer l'usine comme un lieu dramatique au sens hollywoodien du terme, mais comme une expérience lente, invisible, corrosive. Pas de révolte spectaculaire, pas de héros flamboyant. Juste un homme debout, au bord du flux, qui tient bon. Un homme qui trie les poissons et rêve de poésie. Un homme qui, dans cette marée froide et répétitive, trouve le moyen de jeter des mots comme des galets, pour ne pas couler.

Une marée intérieure : poésie en usine

Il y a une poésie dans **À la ligne**. Pas une poésie qui enjolie, mais une poésie qui tient debout. Une poésie de survie. Elle émerge là où on ne l'attend pas : dans les viscères, les chaînes, les silences d'un vestiaire. Le narrateur, ouvrier intérimaire, cite Aragon, Trenet, Dumas... mais aussi Balavoine, Christophe Maé ou Véronique Sanson, paroles qu'on se répète pour ne pas sombrer dans la folie. Il écrit comme on respire en apnée, pour ne pas se noyer dans la répétition.

Dans l'adaptation de Julien Martinière, cette tension entre la crasse et la beauté est omniprésente. Certaines planches s'ouvrent comme des bouffées d'air : un visage souriant, une pause-café, une pensée tendre pour la femme aimée. Ces moments, souvent minuscules, sont des accalmies dans la tempête, des contre-courants dans le flux.

Le trait de Martinière épouse cette poésie. Il y a parfois des blancs, du silence entre les machines. L'absence de bulles, de cases fermées, crée un effet de langue ouverte, sans barrière. Le texte file, les images glissent. Comme des vagues qui ne cesseraient jamais. Même la souffrance, même la répétition, trouvent une forme de beauté. **"J'ai dépoté 350 kilos de chimères"**, écrit Ponthus. Et la chimère devient symbole : poisson réel et illusion poétique mêlés. Ce n'est pas un hasard si la mer est si présente, même en creux, dans le récit. On travaille dans les conserveries, on manipule les poissons, mais surtout on lutte contre un flux. Un flux de fatigue, d'heures qui s'enchaînent, de gestes qui ne cessent.

Et c'est justement dans ce mouvement-là que le narrateur, et le lecteur, trouvent une forme de grâce : résister à la submersion, jeter des mots comme des ancres, tenir la ligne.

Les profondeurs troubles du collectif ouvrier

Dans le vacarme de l'usine, il n'y a pas que le bruit des machines. Il y a aussi celui des silences. Ceux qu'on s'impose. Ceux qu'on subit. Dans **À la ligne**, Joseph Ponthus ne dépeint pas le monde ouvrier comme un Eden fraternel, mais comme un lieu rude, où la solidarité existe, oui, mais où cohabitent aussi la bêtise crue, les non-dits douloureux, et une forme de brutalité sociale intériorisée.

Un collègue lui confie un jour, en baissant la voix : **"Tu habites non loin de là où travaille mon conjoint"**. Ce murmure, dans un univers où la norme est rugueuse et viriliste, résonne comme un aveu d'exil. L'usine n'est pas un lieu de diversité assumée, encore moins de libération. C'est un monde de corps durs, de regards évités, de blagues lourdes, une marée d'injonctions silencieuses. Ici, le collectif peut devenir carapace, mais aussi carcan.

Plus loin, un autre collègue lâche des propos islamophobes en pleine pause. Le narrateur, sidéré, ne sait pas comment réagir. Il écoute, encaisse, décrit. Il ne juge pas à chaud, mais met en scène l'inconfort, le dégoût diffus, la tension entre la nécessité de s'intégrer dans le groupe et celle de rester fidèle à soi-même. Martinière traduit ce malaise dans ses planches : visages impassibles,

décors étouffants, espaces saturés de gris. Comme si toute tentative de nuance se perdait dans un épais brouillard social.

Le roman graphique révèle ainsi une vérité rarement représentée dans les récits sur le monde ouvrier : la complexité de ses rapports humains. L'exploitation économique, si évidente dans le rythme de l'usine, se double ici d'une violence symbolique celle de l'exclusion, du conformisme, du racisme latent. Ce n'est pas une trahison de la classe ouvrière que de le montrer. C'est au contraire lui rendre justice que de la représenter sans fard, dans ses contradictions, ses impensés, ses colères, ses fractures.

À la ligne ne fait pas de grands discours politiques. Mais il raconte la politique du réel : celle des corps assignés à des tâches ingrates, des identités contraintes au silence, des opinions qui s'entrechoquent dans les vestiaires. Une marée, encore une, mais plus sombre. Celle des tensions de classe, de genre, de culture qui montent, et qu'il faut bien, à un moment, apprendre à nommer.

« [...] des corps assignés à des tâches ingrates, des identités contraintes au silence, des opinions qui s'entrechoquent »

Noémie



Léopold Frouin

La Grande Marée

Le pouvoir du fondamentalisme religieux et de ses croyances

Sur une île rocheuse, vit une petite communauté en autarcie. Des maisons dispersées de part et d'autre jonchent le sol rocailleux. La pêche est la manière principale de nourrir cette population qui ne désire pas entrer en contact avec le continent. Sauf que depuis quelques années, les poissons se font de plus en plus rares dans l'océan, à cause de la pêche intensive et du réchauffement climatique. Il est dès lors difficile de nourrir comme il faut toute la communauté. Les tensions se cristallisent. C'est alors qu'au gré d'une marée apparaît comme par un enchantement divin un bébé dans une barque échouée. Les habitants se précipitent en contrebas de l'île et découvrent l'origine des cris entendus plus haut. Ils y voient un signe de Dieu. Bobby et Grace, un couple sans enfant, décident d'adopter le bébé qu'ils nomment Isla, dérivé du mot « île » dans la langue écossaise.

Dans le folklore et les légendes du pays au chardon, le prénom Isla est associé à la beauté naturelle, à la force et au mystère. Très vite, Isla développe des pouvoirs magiques ; elle possède des dons de guérison et attire miraculeusement les poissons une fois sa main plongée dans l'océan. La ville peut donc à nouveau prospérer... jusqu'au jour où les pouvoirs d'Isla s'éteignent à la suite d'un événement tragique...

Du divin au fléau

The King Tibe ou *La Grande Marée* est un film (injustement) passé inaperçu sur les plateformes de SVOD. Le long-métrage réalisé par Christian Sparkes secoue dans son déroulé narratif et ses thèmes abordés. Il parle de multiples sujets qui s'imbriquent à la perfection, entre le fondamentalisme religieux et la quête d'un pouvoir divin.

Alors que l'inquiétude et le désespoir secouent les habitants de cette petite île, un miracle a lieu, comme si Dieu leur donnait de sa main un enfant pour survivre et prospérer loin du continent prétendument hostile. Isla symbolise l'espoir enchanteur. Les habitants revivent à nouveau, quitte à outrepasser les limites humaines, en faisant de cet enfant un « objet » de guérison, une « fonction », qui apporte soin et nourriture. Elle est le pouvoir. Et qui détient la clef, détient la domination. Forcément, les tensions commencent à naître de manière sous-jacente au sein de la communauté. Et quand Isla perd son don à la suite d'un terrible accident, tout finit par éclater. Dès lors, le film bascule dans une horreur pernicieuse. Les citoyens se heurtent à des dilemmes moraux et humains qu'ils décident, pour la majorité, d'enfreindre. Isla devient à la fois la béatitude et la damnation, notamment pour Faye (jouée par Frances Fisher), la

grand-mère malade qui retrouve enfin sa tête et son esprit grâce à l'enfant divin. Coûte que coûte, Isla doit continuer à la guérir et la nourrir, comme pour les autres habitants, quitte à la droguer pour arriver à ses fins. L'épouvante germe de l'intérieur et ce qui devait être une bénédiction se transforme en une malédiction...

Jusqu'à l'obsession

La Grande Marée montre comment le divinatoire peut être manipulé et engendrer le fanatisme. Faye représente ce sectarisme exacerbé. Le film évoque le pouvoir dans toute sa largeur, en allant à la rencontre de tous les points de vue. Une approche non manichéenne qui permet d'interroger et de heurter le spectateur, de le confronter à des choix imparfaits. Le tout dans un écrin cinématographique de haute volée où l'environnement de l'île est dépeint comme de somptueux tableaux. Les quelques VFX sont également de qualité, notamment lors de l'arrivée des poissons autour de l'embarcation de pêche.

La Grande Marée est un long-métrage qui transcende le pouvoir et montre jusqu'où l'être humain peut aller dans son obsession fanatique. Si certaines personnes conservent leur humanité, l'attrait à l'éternel engendre aussi des comportements diaboliques. Jusqu'au dernier effroi, emporté dans une dernière marée...

A La Louche

1 Votre féculent au choix



Riz



Lentilles

X1



Patate (douce)



Semoule



Pâtes



Carottes

Raconte
moi des
Salades

2 On agrémente



Cornichon



Oeuf



Tomate



Mozzarella



Poivron



Thon



Maïs



Échalotte



Concombre

X5

3 Assaisonnement



3 càs d'huile
2 càs vinaigre
1 càs moutarde
+ sel et poivre



Et bonne
dégustation



PAGAILLE

Le rap roumain est-il de droite ?

Théo Toussaint

En Roumanie, le rap a longtemps été une contre-culture marginale, contestataire, marquée par la défiance envers le pouvoir. Mais contrairement au modèle français, où l'engagement rap se conjugue souvent à gauche, le rap roumain s'est construit sur d'autres repères idéologiques, hérités d'un XXe siècle traumatique. Après la chute brutale du régime communiste en 1989, au terme d'une révolution violente, la Roumanie entre dans une démocratie balbutiante. Le pays, longtemps tenu à l'écart de l'Occident, découvre les sons de N.W.A, les groupes de la côte Ouest et les clips américains diffusés sous le manteau. Les années 90 voient l'émergence d'une scène rap inspirée du gangsta rap, avec des groupes comme B.U.G. Mafia ou Parazitii, censurés par les radios, mais largement écoutés. Le rap devient un moyen d'énoncer les fractures sociales et d'accuser la corruption omniprésente. Mais un tournant politique s'amorce dans les années 2000. Lors de la présidentielle de 2004, plusieurs rappeurs soutiennent ouvertement Traian Băsescu, candidat centriste pro-européen, contre le Parti socialiste, au pouvoir depuis la chute du régime. Un parti jugé trop marqué par l'héritage communiste. À rebours du rap français, le rap roumain s'oppose ici à une gauche perçue comme autoritaire, inefficace, voire rétrograde. Des morceaux comme *Locul Potrivit* de Guess Who ou *România Trezește-Te* de Morometii deviennent des hymnes générationnels, portés par une jeunesse désabusée.

Ce rapport à la politique s'explique par le contexte post-soviétique. Dans une Roumanie marquée par la mémoire douloureuse du stalinisme et la désillusion post-communiste, les idéologies de gauche peinent à retrouver une légitimité. Le rejet d'un pouvoir jugé trop conciliant avec Moscou alimente une lecture pro-européenne et libérale de l'engagement.

En 2025 encore, lors d'une présidentielle tendue opposant le libéral Nicușor Dan au nationaliste eurosceptique George Simion, soutenu par la Russie, de nombreux rappeurs affichent leur soutien au premier sur les réseaux sociaux, sans pour autant composer de morceaux comme en 2004. Le soutien est discret, mais réel, pas de slogans politiques explicites, mais une ligne de fond claire : le rejet du nationalisme réactionnaire et de l'influence russe. Au-delà du politique, le rap roumain explore des thèmes intimes, entre désenchantement et patriotisme lucide. Dans *Manifest*, Guess Who évoque une jeunesse lassée de l'immobilisme, tiraillée entre l'exil et l'espoir d'un changement. Dans *Onoare*, il dresse un constat amer d'un pays appauvri, vidé de sa jeunesse partie chercher mieux ailleurs, et pose cette question cruelle : si les Roumains avaient su, auraient-ils fait la révolution en 1989 ?

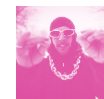
La scène est aussi traversée par des expérimentations esthétiques fortes, en lien avec les traditions locales. Le collectif Subcarpati, fondé par MC Bean en 2010, fusionne rap et folklore roumain. À coups de flûtes caval, de percussions tziganes et de rythmes contemporains, ils recréent une identité musicale hybride, avec des titres comme *Dă-i Foale* ou *Balada Românului*. Plus récemment, en 2025, F.Charm sort *Baba Vanga*, en featuring avec Paula Dancă : un carton populaire qui combine rap, chant traditionnel et mélodies tziganes. Le rap roumain ne se pense donc pas en termes d'opposition gauche-droite, mais plutôt comme une parole critique face à l'héritage autoritaire, au conservatisme rampant, à la perte d'espoir. Son engagement est moins idéologique que civique, porté par une volonté de changement, d'intégration européenne et de réappropriation culturelle.



Pankareala 2
Subcarpati



ÎNCĂ ÎN VIAȚĂ
NANE x Angeles



Totul Din Nimic
Macanache & D.J. Sfera



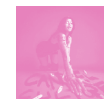
Toshiro Mifune
Killa Fonic



Tu, Mărie!
Grasu XXL



Misca Balans
Alberto Grasu x Gheboasa
x Lil Cagula



Bbb
Erika Isac

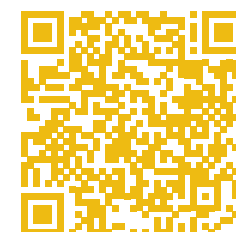


ultima noapte de dragoste
Calinacho

Pour aller plus loin

PAGAILLE, un format qui s'écoute aussi !

En plus de la partie rédactionnelle rédigée dans chacun des numéros de TACK, PAGAILLE c'est aussi une émission de rap portée par les rédactions de TACK et TURF, en collaboration avec Radio Campus Bordeaux. Pensée comme un espace d'échange, elle mêle analyse de projets récents et mise en lumière d'acteurs et d'actrices de la scène locale. Un rendez-vous toutes les deux semaines pour parler de rap de manière libre, passionnée, sans posture d'expert. Chaque émission s'articule autour de deux temps forts : deux reviews d'albums ou d'EPs récemment sortis, suivies d'une interview avec une figure émergente du territoire. En plus de suivre l'actualité du rap francophone, l'émission valorise les dynamiques locales. L'idée est simple : confronter des regards d'auditeurs et auditrices à ceux d'artistes et des personnes qui font vivre le rap aujourd'hui, à Bordeaux et au-delà. Loin d'un format figé, PAGAILLE cherche avant tout à faire dialoguer les points de vue. On y donne notre avis, on discute, on nuance, sans chercher à imposer une vérité. Ce qui nous réunit, c'est le plaisir d'écouter, de débattre, de découvrir, et de s'engager à défendre une parole plurielle, indépendante et ancrée.



Subcaparti





S3XO Z:NE

Ce mois-ci, sur cette page S3xozine, on vous parle de notre propre transformation. Certain.es parmi nous sont des êtres nocturnes, qui font confiance à la nuit pour révéler leur meilleur jour. On s'en remet à la fête, parfois à l'excès, au bruit, à la foule. On se sent libéré d'un poids que l'on récupérera au vestiaire en sortant, mais qui y reste le temps d'une demi nuit. La nuit, tout n'est pas possible mais ça le semble. Alors j'aime parfois fuir ce que je suis pour revêtir un personnage qui assume, qui s'assume, qui danse, qui hurle, qui cherche le ridicule au lieu d'en avoir peur. C'est ma propre métamorphose, quelle est la votre ?

Rejoignez-nous sur @s3xozine pour en apprendre plus !

CHRONIQUE

@luis.illumi

Métamorphose - Ce qui m'arrive à minuit n'est pas un mensonge

Il y a des soirs où je ne me reconnais plus. Et c'est volontaire. Je ne crois pas au coup de foudre (si). Mais ce qui est sûr c'est que je crois aux métamorphoses. La mienne commence dans cette foutue salle de bain. Je choisis une tenue trop courte, trop brillante, trop « pas moi ».

Je me maquille comme si j'allais à l'enterrement de mon inhibition. Un regard fixé au miroir comme on s'hypnotise : Allez. Sois elle, cette version de toi que tu fantasmes. Je sors, je danse, je bois, je glisse. Ce n'est pas une fuite, ni une performance. C'est une mue. Sur le dancefloor, je mute. Mes limites dansent au bord de moi. La nuit me transforme et me transcende. Je deviens une version amplifiée de moi-même, habitée par des désirs que je n'assume qu'à la lumière noire. À 2h du matin, je suis toujours un peu amoureux.e. D'un regard dans la foule. D'un doigt frôlé. D'un inconnu qui sent l'alcool bon marché et le secret. C'est sexuel, bien sûr. Mais aussi sentimental, terriblement. Pas parce que je veux tomber amoureuse. Parce que je veux exister dans le regard de quelqu'un qui m'a choisie dans l'ombre. Et c'est là que quelque chose de profond se joue. On pense souvent la fête comme un défouloir. Mais c'est aussi un espace de transformation. Un moment où le corps s'arme, où le désir se révise. Où l'on expérimente des versions de soi qu'on n'ose pas porter ailleurs.



@la.photogenie

Celle qui flirte sans promesse.
Celle qui veut être touchée, mais pas aimée.
Celle qui dit non même quand tout le monde attend un oui.
Celle qui bande, mouille, transpire, respire.
Et ce n'est pas rien.
C'est politique.
Comme l'écrit Arnaud Idelon, le dancefloor est un espace de possibles.
Et parfois, la révolution commence par un jean trop moulant, une lumière violette, et une main étrangère sur une hanche.
Il ne s'agit pas de devenir une autre.
Il s'agit d'ouvrir une porte.
De dire : « cette version de moi existe aussi, même si je la range le lundi matin. »
La fête, ce n'est pas du faux.
C'est du vrai libéré.
Et si la métamorphose commence ici, c'est peut-être parce qu'ici, pour une fois, on ne nous demande rien — à part d'oser.

L3XIQUE

@luis.illumi

Métamorphose :

Def :
Transformation profonde et (parfois) irréversible d'un état vers un autre. Se produit chez les papillons, les cœurs brisés, les orgasmes tardifs et les ex qui deviennent soudain « spirituels ».

Syn : Renaissance, glow-up sexuel, upgrade de libido, « merci la thérapie », « merci la rupture »

Ant : Stagnation, missionnaire tous les mardis, boucle temporelle avec ton ex de 2019.

Effets secondaires : coupes de cheveux ratées, sextos à des inconnus, tentative d'aimer enfin les slow sex playlists.

ASK ?!

- 1 : Quand tu performs une version plus sexué.e de toi :**
- ☐ Ça me donne un max de courage, je suis puissant.e
 - ☐ Je m'y perd un peu, à la frontière entre j'aime et je flippe
 - ☐ J'ai l'impression que ce n'est pas du tout moi
- 2 : La fête t'aide à :**
- ☐ M'affranchir de mes complexes
 - ☐ Explorer mes désirs
 - ☐ Me fondre dans le décor
 - ☐ Développer un moi qui n'existe pas le jour
- 3 : Quand la nuit est finie, tu repars avec :**
- ☐ Une version de moi un peu plus assumée à chaque fois
 - ☐ Une gueule de bois émotionnelle
 - ☐ Un silence qui en dit long sur l'instant et sur l'avenir
 - ☐ Une envie d'y retourner ASAP



Ours

Directrices de la publication :
Lilou Rouaud et Emma Toussaint

Ont participé à ce numéro : Elisa Dano, Jules Chambon, Emma Toussaint, Jeanne Pierreuse, Octavie, Théo Toussaint, Léopold Frouin, Tarah Garbuio, Alice Gomont, Salima Fofana, Luis, Noémie Sulpin

À retrouver en ligne : <https://lejournaltack.com>

Direction artistique et Coordination éditoriale :
Lilou Rouaud, Noémie Sulpin, Emma Toussaint

Illustrateur·ices : Elisa Dano, Jules Chambon, Emma Toussaint, Jeanne Pierreuse, Octavie, la photogénie

Traducteur·ice : Roman Ibanez

Imprimeur : Maison RISO - 161 Av. Cyrille Besset, 06100 Nice

Papier : Ce numéro de TACK est imprimé sur papier Munken Print White 115g / Munken Polar 240g

Typographies : Cascadia Code PL (Microsoft)
Made Tommy (Made Type)

Édité par TACK, association loi 1901 domiciliée au 42 rue de Bègles 33800 BORDEAUX.
SIRET 88162356500028

Financements : Crous de Bordeaux Aquitaine - Université de Bordeaux - Université Bordeaux Montaigne - Région Nouvelle Aquitaine.

Le magazine est publié en français, les articles sont à retrouver sur notre site en anglais.

Tous droits strictement réservés.

Contact : tackjournal@gmail.com



Sommaire

La marée



Couverture
@droledelisa



01
Assonnances
2025



03-04
S3X0ZINE
Métamorphose
Ce qui m'arrive à minuit
n'est pas un mensonge



05-06
Pagaille
Le Rap Roumain
est-il de droite ?



07-08
Marée ouvrière,
ligne de fuite



09
La grande marée
Le pouvoir du
fondamentalisme religieux
et de ses croyances



10
À la louche
Raconte moi des salades



Poster
@jeanne.pierreuse

Tack

La marée

